

LA GUERRE EN ÉTHIOPIE

A L'ARRIÈRE

DU FRONT SUD

(SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE)

Tout Abyssin, capable de porter les armes, de quelque âge soit-il, à quelque classe qu'il appartienne, doit aller à Djidjiga (prononcé Tchighe-Tchighe) et se présenter au commandant des troupes régulières. Le Négus vous appelle : La Patrie est en danger, l'ennemi accablé à franchi les frontières du pays, au nord et au sud, avec des forces armées. Ses bombes ont semé la mort et la ruine, détruit des villes, tué des hommes, des femmes, des enfants... Une formidable clameur d'indignation jaillit de la foule fanatisée à ces paroles du Vice-Roi. Plus d'un regard se pose sur moi, seul européen dans cette foule guerrière.

C'est de cette façon pittoresque que je viens de décrire, qu'au même instant,

un mouvement intense se déroule sous nos yeux : des femmes et des enfants avec d'alertes petits ânes se dirigent en laite vers la ville, pour ramener de leurs maisons de ville des provisions pour leur « village » forcé. Des détachements de soldats de l'armée régulière en uniforme kaki circulent, la baïonnette au canon, pour relever les différents postes et patrouilles, dans la ville et aux portes de la ville. Des troupes de dromadaires jaunes et effrayants passent lentement, de leur démarche majestueuse, pour aller paître au flanc de la montagne voisine.

Sans discontinuer, chaque jour, dès l'aube, par petits groupes de deux ou trois, ou bien encore en sections désorganisées d'une douzaine de personnes,



Les soldats réguliers ont été dotés récemment d'un armement magnifique...

dans tout l'empire, l'état de guerre fut déclaré et que l'on décréta la mobilisation générale.

De la poudre et des balles

Depuis quelques jours, la ville de HARRAR surprenait grouillante de vie, n'est pas la même. Tous les commerçants grecs et arméniens ont fermé boutique. Ils ont enfouï leurs marchandises ou bien les ont expédiées par caravane. Quant à eux, ils ont pile bagages et se sont réfugiés à DIRE-DAOUA ou à DJIDJIGUA. Par ordre du gouverneur, presque toutes les femmes et les enfants, ainsi que les vieillards ont été évacués aux environs de la ville ; ils couchent dans des « toulouks », sous des tentes ou encore à la belle étoile. La saison des pluies est passée et le climat d'Harrar est à la fois doux et sain. Le premier vent de panique, une fois surmonté, la population civile s'est accommodée de la fraîcheur estivale et elle comprend que sa « mise au vert » forcée la préserve plus des raids de l'aviation italienne, que les rues étroites et tortueuses de la ville.

Nous aussi, les journalistes, nous avons suivi l'exemple de la population indigène et nous avons abandonné l'unique hôtel de Harrar, situé au centre de la ville indigène, juste à côté de la station de radio. Nous avons établi nos quartiers, hors les murs de la ville, dans une maison privée, à côté du Consul d'Italie, vide de tout occupant. Les troupes régulières demeurent à Harrar, centre de garnison, ont quitté, elles aussi, les casernes bivaquées tout près d'elles. Elles bivouaquent maintenant dans notre voisinage sous des tentes. Elles sont complètement dissimulées par leurs arbres au feuillage dru et elles sont même invisibles à l'œil des voyageurs qui chevauchent sur la route menant à la ville. Ces soldats réguliers ont d'ailleurs été dotés tout récemment d'un armement magnifique. Depuis une dizaine de jours, des quantités formidables d'armes les plus modernes et de munitions, ont provenues de ZELLA et de BERBERA, ports de la Somalie britannique, se versent sur la route d'Éthiopie. Je viens d'apprendre, de source absolument sûre, que pendant les six jours écoulés, 146 camions transportant environ 500.000 chargeurs modernes à 5 cartouches chacun, et des quantités d'armes ont passé la frontière et sont arrivés à DJIDJIGUA, le centre du ravitaillement et de ralliement derrière le front.

Vers l'ennemi

Du balcon en bois de ma maison, la vue s'étend sur toute la ville de Harrar ; mon regard va sur la seule route du pays qui y a de DIRE-DAOUA à Harrar. Il n'est pas encore midi, mais

les hommes d'Abyssinie en armes défilent sur la route. Ils viennent de la station de chemin de fer située à environ soixante-dix kilomètres d'ici, derrière la chaîne abrupte des montagnes du Tchercher et se bécotent dans la direction du front. Ils sont souvent en route depuis des semaines, car ils viennent parfois des provinces les plus reculées de ce immense Etat, pour rejoindre violemment, avant même que soit décrétée la mobilisation générale. Hier, après-midi, une troupe d'hommes à l'aspect sauvage et guerrier campait sous mes fenêtres. Elle était conduite par un vieux « choum », aux cheveux gris, avec qui j'entrais en conversation.

Le vieux chef fit preuve de la plus grande confiance et se confondit en profondes révérences sans fin, lorsque je lui adressai la parole par la bouche de mon interprète. Ses sens paraissent, comme lui-même, et sans exception l'énorme sabre recourbé dans un fourreau de cuir rouge suspendu à leur côté droit. Au temps de Ménélik encore, ce sabre était l'attribut des hommes libres en Abyssinie — signe certain que ces hommes étaient originaires d'une province perdue de l'empire. Et en fait, ainsi que le vieux guerrier me le raconta, il était en route avec ses gens depuis quatre semaines déjà, pour courir volontairement à sa frontière, sans frontières menacées de sa patrie. Partir de la province occidentale de KAFFA — le pays d'origine du café que l'on boit dans le monde entier — il avait voyagé pendant trois semaines à dos de mulet jusqu'à ADDIS-ABEBA et il s'était rendu au « Ghebi » de l'empereur qui l'avait reçu amicalement. De la capitale, on l'avait transporté lui et sa troupe, par voie ferrée jusqu'à DIRE-DAOUA. Aujourd'hui, ils étaient enfin parvenus, après une longue chevauchée, devant les portes d'Harrar. Ils voulaient maintenant se reposer jusqu'à la nuit pour continuer leur marche vers DJIDJIGUA, à onze heures du soir.

Je fis distribuer du thé et des pièces de menu biscuit aux guerriers semblant pleins de hardiesse qui me considéraient avec un mélange de curiosité et d'étonnement, mais sans hostilité. De toute évidence, ils se cassaient la tête à se demander comment il était possible qu'un « ferendji » puisse se déplacer librement dans des parages relativement éloignés de la zone de guerre, alors que les « ferendjis » avaient commencé la guerre contre le « Négus Negesti ». Comme ces gens du pays de Kaffa, pendant les deux derniers jours, environ dix mille hommes venant de toutes les parties de l'Abyssinie, sont passés devant notre maison, pour aller à l'ennemi.

Tumulte guerrier

Si les journées sont extraordinairement intéressantes dans cette ville d'une telle importance stratégique, à l'arrière du front du sud, les nuits sont encore bien plus remarquables dans la ville d'Harrar, telle qu'elle est aujourd'hui. Depuis l'époque lointaine où le grand empereur Ménélik mit en déroute les troupes du roi d'Harrar et s'empara de l'antique cité musulmane, Harrar n'a pas vu un tel tumulte guerrier. Des milliers d'hommes armés, qui sont équipés de cartouches à balle pointue, métamorphosent la contrée jusque là pacifique. Chaque nuit les coups de fusils se répercutent en échos infinis dans les cirques des montagnes. La nervosité de ces nouveaux défenseurs de la patrie paraît être grande. Mais pour nous, il y a quelque chose de bien plus amusant que les décharges de fusils, c'est que quelques-uns de ces tirailleurs ont élu domicile pour la nuit à proximité immédiate de notre maison et qu'ils déchargent à intervalles irréguliers leurs antiques trombones, si bien qu'au début nous étions réveillés en sursaut à chaque coup de fusil. Par la suite, nous nous sommes habitués à cela aussi et nous continuons de dormir paisiblement.

Tâche difficile

Le gouvernement a pris naturellement toutes les mesures correspondant à l'état de guerre. La tâche des journalistes qui n'était déjà pas une sinécure dans ce pays en est devenue d'autant plus difficile. Avant toute chose, la censure militaire a été établie pour tous les télégrammes, à dater du 7 Octobre. L'impression de photographies était déjà interdite en vigueur longtemps auparavant. Il va de soi que chaque pas que nous faisons est contrôlé et surveillé par les espions du chef de la police. Depuis que je me suis entretenu ici avec le consul italien, comme c'était mon devoir de journaliste, je passe pour un espion italien. Le fait que je me sois attaché dans tous mes articles à la plus grande impartialité, n'y change rien. Mon désir, compréhensible de la part de tout représentant de la presse, d'approcher le plus près possible du front à sans doute attiré la suspicion des autorités !

H. R. THOMSON
(Reproduction interdite).

Les sanctions seraient appliquées le 15 Novembre

(SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE)

M. Laval et Sir Samuel Hoare feraient des déclarations aujourd'hui au Comité de Coordination

Genève, 1er. — Suivant des précisions complémentaires recueillies à bonne source, la conversation qu'ont eue ce matin M. Laval, Sir Samuel Hoare et M. Eden est restée sur un plan général et politique sans que des problèmes techniques aient été évoqués. Il a été convenu que devant le Comité, ce serait M. Pierre Laval qui exposerait les conditions dans lesquelles les gouvernements de Paris et de Londres avaient, au cours de leurs négociations particulières, recherché un règlement amiable du conflit.

Sir Samuel Hoare s'associera ensuite aux déclarations du Président du Conseil français.

M. Pierre Laval expliquera que le principe qui est à la base de ces négociations est que ce règlement doit s'inscrire dans le cadre de la Société des Nations.

50 Etats sur 56 ont accepté l'embargo, 49 les sanctions financières et 48 les sanctions économiques

Genève, 1er. — Pendant que des conversations diplomatiques s'engagent au siège des délégations des grandes puissances, le Comité de Coordination poursuit son œuvre au siège de la Société des Nations. Il se trouvait ce matin en présence d'un nouvel afflux de réponses des gouvernements et de la situation, à midi, s'établissait comme suit :

Embargo sur les armes, 50 (sur 56 Etats membres) ; mesures financières, 49 ; sanctions économiques, 48 ; appui moral, 39.

Parmi les hommes d'Etat arrivés à Genève avec Sir Samuel Hoare et M. Pierre Laval, on signale M. Van Zeeland, premier ministre de Belgique, ministre des Affaires étrangères.

Dans les milieux diplomatiques, on considère que M. Van Zeeland, à l'exemple de Sir Samuel Hoare et de M. Laval, a voulu marquer, par sa présence, l'importance des mesures qui sont élaborées.

Une contre-offensive dans le Tigré

Bien que le communiqué officiel d'hier n'en parle pas, il semblerait qu'une contre-offensive a été menée dans le Tigré, écrit le « Messager ». Une colonne de cavalerie indigène et de chars légers a fait une reconnaissance au Sud de l'Amhara, et les informations qu'elle a rapportées, semblent indiquer une réaction de l'ennemi. Mais on estime, dans les milieux coloniaux, que le Tigré est irrémédiablement perdu pour l'Éthiopie. Ce fait est prouvé par l'annonce de la population des zones non occupées fait par des avant-gardes italiennes qui s'alignent par elles, sont arrivées en vue de Makalle. De plus, la possession de la province du Tigré, neutralise toute menace éthiopienne sur le flanc droit du front italien.

Le départ des troupes pour l'Afrique continue

Rome, 1er. — On dirait que tout se passe en Italie comme si rien n'était. Mais en même temps, on se garde de toute imprudence qui pourrait compromettre le succès éventuel des efforts pacifiques qui sont faits dans le cadre de la S.D.N. Cette double préoccupation est sensible partout.

D'un côté, le départ des troupes pour l'Afrique Orientale continue, Mussolini ira lui-même, dimanche, passer en revue une division des chemises noires actuellement à l'entraînement. Les commandants du front onomastique que tout est prêt pour une nouvelle avance. Il en est de même dans le domaine de la résistance aux sanctions. Le monopole des routes maritimes de l'Éthiopie, qui est la cellule est à l'étude ; les veuves de guerre sont constituées en comités

37.000 Italiens ont débarqué à Massoua pendant le mois d'octobre

Massoua, 1er. — Pendant la première quinzaine du mois d'octobre, on a débarqué officiellement dans ce port quatre mille tonnes de marchandises. Pendant cette même période, on a débarqué 37.000 hommes et 6.000 ânes et mulets.

Des guerriers éthiopiens mis en déroute par des douabts

Front de Somalie, 1er. — Des douabts italiens ont attaqué, au nord-ouest de Malcaire, une troupe ennemie qui s'appretait à aller à la rencontre de l'ennemi. Celle-ci est mise en déroute et abandonnée à son sort.

Un avion italien abattu près de Dolo

Addis-Abeba, 1er. — Un avion italien a été abattu, le 29 octobre, près de Dolo.

Une sensible activité sur le front de Somalie

Rome, 1er. — Le communiqué N° 34 annonce que des chefs de file notables de régions non occupées continuent à se présenter aux autorités militaires. Des groupes de guerriers du Tigré, qui ont déjà fait leur soumission, assurent l'ordre et la tranquillité dans le Tigré occidental.

Sur le front de Somalie, on note une sensible activité de patrouilles dans tous les secteurs.

Les bruits relatifs à un combat près de Qual-Qual sont démentis

Addis-Abeba, 1er. — Le gouvernement dément les bruits relatifs à un combat qui aurait eu lieu près de Qual-Qual, mais il ne publie, lui-même, aucune information. Les nouvelles se font de plus en plus rares. On note également un mouvement de troupes et de services de transmission des dépêches due au fait que plusieurs correspondants de guerre ont quitté Addis-Abeba. Certains ont même quitté l'Éthiopie. Les correspondants de guerre qui restent à Addis-Abeba, ont été réaffectés à d'autres postes. On a vu à l'œuvre, à suivre le Négus sur le front où il se rendra. Certains correspondants se sont déjà procurés des camions, du matériel de transport et des véhicules de transport. Ils se préparent à partir. La date de ce départ est encore incertaine, mais l'impression générale est que l'empereur se mettra immédiatement en route après la célébration du cinquantième anniversaire de son couronnement qui tombe dimanche prochain.

M. EDEN RECEVRAIT UN PORTEFEUILLE DE LA DÉFENSE NATIONALE

Londres, 1er. — Dans les cercles bien informés, on a fait prévoir la suppression d'un portefeuille rendu inutile par la grande activité de Sir Samuel Hoare comme ministre des Affaires étrangères, on donne, au contraire, à entendre que, malgré son jeune âge, M. Eden pourrait recevoir un des postes les plus importants du gouvernement, par exemple un des départements de la défense.

EXPLOITS DE BANDITS AU MAROC

Casablanca, 1er. — A Kasba Tadla, deux marchands israéliens, Chimoed ben Mouchi et David ben Yousef, qui revenaient du marché de Tagnart, ont été attaqués par une bande de bandits. David ben Yousef a été tué, son compagnon grièvement blessé.

LE GRAND PROCÈS STAVISKY

(SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE)

M. Sadron commence son travail de contrôle et les découvertes qu'il fait le plongent dans la stupeur. Il trouve d'abord six bons signés en blanc par Tissier et ce fait lui met et la puce à l'oreille.

L'histoire est la plus drôle de lui qui épèle ses moindres gestes. Le dossier de l'« Urbaine »...

Mais, qu'est-ce que cela signifie ? La saisie-arrêt porte sur plusieurs millions et le montant des bons échus, qu'occupent les registres, atteint à peine cinq cent mille francs.

M. Sadron fronce les sourcils, contrôle, vérifie, épèle, s'entoure de chiffres, de documents, et se retire pour rédiger un rapport et en adresse au sous-préfet de Bayonne.

Le 23 décembre, Tissier est appelé à la sous-préfecture. Il avoue. Pris en quelque sorte la main dans le sac, il est arrêté.

L'alerte à Paris

Le jour même, la maîtresse de Tissier alerte Stavisky à Paris par fil Sacher. Elle lui dit que le dossier de Stavisky est prêt et qu'il faut partir immédiatement à la Sûreté Générale, mais il est « brûlé ».

Il rentre chez lui. Il n'a pas mille francs sur lui, mais il a dans sa poche cent mille francs de bijoux. Il sort, dépiste les inspecteurs qui le guettent et rôde dans Paris. Le soir, il rejoint ses amis Henri Vois, Lucette Aimé, et il explique la situation.

Une auto les emporte. Le lendemain ils sont à CHAMONIX, au « Vieux Logis », préalablement loué. Quatre jours se passent. Un soir, on apprend par le journal que le scandale a éclaté. Un mandat d'arrêt est lancé contre lui. C'est fini pour le beau Sacha. Il se terre, puis le 9 janvier 1934 c'est le drame. Les policiers arrivent à la villa, ouvrent...

L'affaire Stavisky commence

Pendant la fuite de Stavisky, à BAYONNE les compléments et les compléments ne sont révélés peu à peu. C'est ainsi qu'on découvre la culpabilité de Stavisky, de Garat, qui dit l'acte d'accusation, malgré tous les avertissements et en dépit de la cause, n'a cessé de couvrir les agissements de Tissier ; on découvre aussi la culpabilité de Cohen qui, par exemple, évaluait 22 millions des gages d'une valeur de 200.000 francs ; Cléber, directeur de la « Confiance Foncière », qui coopéra au placement des faux bons.

En ce qui concerne l'affaire d'ORLÈANS, il s'agit de la Chine, dans les circonstances de l'achat de la ville, qui moyennant versement de 113.000 francs par Stavisky, des faux bons non comptabilisés ; Farraut, appréciateur, Hayotte, chargé de la vente de la ville, et surtout de l'emplacement des faux bons ; enfin, le général Barde de Fourton, qui prit son nom à Stavisky et l'aide dans ses entreprises frauduleuses.

Les événements se précipitent

Au juge d'instruction chargé de l'affaire, M. D'Uhal, Tissier avoue que le Crédit Municipal de BAYONNE avait émis des bons pour des dizaines de millions, mais qu'il avait été autorisé aux compagnies d'assurances, aux caisses d'assurances sociales, et que ces bons étaient gagés sur des bijoux inexistantes ou surestimés.

Stavisky est ainsi à sa disposition 250 millions entre 1929 et la fin de 1933. L'instruction de l'affaire passe de Bayonne à Paris, où elle est confiée à M. le juge Ordonneau, et est suivie de coups de théâtre.

Parallèlement à l'instruction, une commission parlementaire, présidée par M. Guernut, siège en permanence. Les événements se précipitent. Démission de M. Daladier, chute du Ministre Chauvigné, émeutes du 6 février, chute du Cabinet Daladier.

Le procès monstre

Finalement, l'instruction lente aboutit au renvoi de l'affaire devant la cour d'assises de la Seine. Les débats du procès monstre commenceront le 4 novembre. Ils seront présidés par M. Bernadotte de Chabrillat, à la cour d'appel de PARIS. Le siège du ministère public sera occupé par M. Fernand Roux, procureur général, assisté des avocats généraux Gaudel et Cassagnac.

Le jour entendra cent vingt et une témoins soixante-dix avocats seront au banc de la défense. Aussi, les débats judiciaires risquent-ils de durer plus d'un mois.

Le dossier de l'affaire atteint une hauteur d'un mètre cinquante. L'acte d'accusation a les proportions d'un ouvrage in-folio. Les jurés auront à répondre mille questions.

Les inculpés sont au nombre de vingt. Voici d'abord les noms et qualités des inculpés détenus : Gustave Tissier, directeur du Crédit Municipal de BAYONNE ; Joseph Garat, député de BAYONNE ; Henri Cohen, expert ; Fernand Desbrosses, comptable ; Digoin, sans profession ; Paul Guébin, directeur d'assurances ; Albert Dubarry, directeur de journal ; Gilbert Romagnon, secrétaire de la Société d'Installations Mécaniques et Agricoles ; Henri Hayotte, directeur de théâtre ; Emile Farraut, commissaire de police à ORLÈANS ; Barde de Fourton, général en retraite ; Guiboud-Riboud, avocat.

Voici les noms des inculpés en liberté provisoire : Gustave Bonneau, député ; Georges Gaudier, avocat ; Pierre Daris, homme de lettres ; Arlette Simon, femme Stavisky ; Henri Depardon, employé de bureau.

Enfin, inculpés libérés : Paul Lévy, directeur de journal ; G. Hatot, courtier en farines ; Camille Aymard, publiciste.

Il se voit diversément inculpés d'espèces de malversations, de recel, de faux et usage de faux.

Stavisky, le principal instigateur de



La Bronchite ne l'effraie plus.

Lui qui était si souvent « pincé », et pour si longtemps, il ne redoute plus ce qui était son cauchemar. Car il sait que Bronchites.

Toux, Rhumes, Grippe

peuvent être guéris en un rien de temps. Vous vous en débarrassez facilement et sans dérangement en prenant l'important, n'importe quand, n'importe comment, des

Comprimés Broncodol

Composés de codéine, acétyl térépine et triméthylxanthine, ils exercent simultanément une triple action : 1° ils mettent les bronches au repos et ne permettent qu'une toux rare ; 2° ils provoquent l'expectoration ; 3° ils tonifient l'organisme, augmentent ainsi la résistance, facilitent la digestion et soutiennent le cœur.

Broncodol

Particulièrement recommandés pour enfants, à partir de 10 ans. Voir doses sur la notice. Toutes pharmacies : 10fr.60 l'étui-pochette.

L'ATTENTAT CONTRE LE PREMIER MINISTRE CHINOIS

(SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE)

Le bruit selon lequel un journaliste japonais serait impliqué dans le meurtre provient de ce fait que tous les journalistes qui étaient présents au moment de l'attentat ont été fouillés et que, parmi eux, se trouvaient deux journalistes japonais que la police a retenus plus longtemps que les autres ; mais ces deux journalistes ont été remis en liberté eux aussi.

M. Ouang Tching Ouei a été conduit à l'hôpital immédiatement dans la voiture du maréchal Tchang Kai Chek. L'ambassadeur du Japon, M. Ariyoshi, a chargé le consul du Japon de Nankin de présenter ses sentiments de sympathie à M. Ouang Tching Ouei.

Il semble que les auteurs de cet attentat sont des nationalistes chinois ; le mobile de leur acte serait d'ordre politique. M. Ouang Tching Ouei, en effet, passait pour plus convaincu que tout autre des membres du gouvernement chinois, que la Chine, dans les circonstances présentes, n'avait pas la possibilité de résister aux demandes de collaboration présentées par le gouvernement de Tokio.

Un siège en règle

Londres, 1er. — On mande de Nankin à l'Agence Reuter :

« Les deux complots de Ming Sun, le meurtrier de M. Ouang Tching Ouei, étaient parvenus à la faveur du désordre de la révolution, au moment où les coups de main étaient si fréquents à réfriger dans la salle des Conférences du Kuomintang. Barricadés là, ils ont fait feu sur la police. Ce n'est qu'au bout de deux heures, lorsqu'ils ont vu que leurs munitions, qu'ils se sont rendus. C'est par un hasard providentiel que le maréchal Tchang Kai Chek a échappé aux balles du meurtrier. En effet, il était resté dans une des salles du Kuomintang, que ses collègues se faisaient photographier. »

La mort de M. Ouang Tching Ouei est annoncée...

Londres, 1er. — On mande de Tokio à l'Agence Reuter, qui suit une dépêche reçue de Changhaï, M. Ouang Tching Ouei, le premier ministre du gouvernement de Nankin, victime d'un attentat ce matin, aurait succombé à ses blessures.

...puis démentie

Londres, 1er. — On mande de Nankin à l'Agence Reuter :

« Les informations provenant de Changhaï annonçant la mort du premier ministre Ouang Tching Ouei, à la suite de l'attentat perpétré contre lui, ont été démenties par le premier ministre de Nankin. On annonce au contraire que l'état du blessé s'améliore de façon satisfaisante. »

Le premier ministre a été opéré

Londres, 1er. — Le communiqué officiel suivant daté de Nankin a été reçu à l'Ambassade de Chine à Londres :

« A l'ouverture de la séance du Comité exécutif du Kuomintang et des Comités de contrôle centraux qui a eu lieu le 1er novembre, un assasin a tiré soudainement sur le président Ouang Tching Ouei, cependant qu'une photographie officielle...

cette formidable affaire, ne paraîtra pas hélas à la barre. Mais l'ombre de Sacha-Alexandre hantera la cour d'assises de la Seine et ce ne sera pas un mois, au moins, que le procès dont on peut bien dire qu'il est le Procès du siècle.

« Je ne comprends pas très bien où vous voulez en venir, remarque Gyselle, un peu interloquée à ces digressions. »

« A ceci, c'est qu'à un certain âge, les rêves, dans la nature, quand l'instinct de se multiplier les prend ? »

« Comme elle restait muette, sans le comprendre, il insista : — Regardez autour de vous avec la volonté d'y voir clair et non avec la fausse pudeur de vous « voiler la face » devant la vérité... Constatez que les animaux quittent leurs tanières, s'éloignent des bandes et s'en vont à l'aventure chercher le compagnon ou la femelle de leur choix... Il n'en est pas autrement pour l'espèce humaine : les garçons et les filles en peine de fonder un foyer, quittent aussi la maison de leurs parents pour s'en aller ailleurs ! »

« Je ne comprends pas très bien où vous voulez en venir, remarque Gyselle, un peu interloquée à ces digressions. »

« A ceci, c'est qu'à un certain âge, les rêves, dans la nature, quand l'instinct de se multiplier les prend ? »

« Comme elle restait muette, sans le comprendre, il insista : — Regardez autour de vous avec la volonté d'y voir clair et non avec la fausse pudeur de vous « voiler la face » devant la vérité... Constatez que les animaux quittent leurs tanières, s'éloignent des bandes et s'en vont à l'aventure chercher le compagnon ou la femelle de leur choix... Il n'en est pas autrement pour l'espèce humaine : les garçons et les filles en peine de fonder un foyer, quittent aussi la maison de leurs parents pour s'en aller ailleurs ! »

« Je ne comprends pas très bien où vous voulez en venir, remarque Gyselle, un peu interloquée à ces digressions. »

« A ceci, c'est qu'à un certain âge, les rêves, dans la nature, quand l'instinct de se multiplier les prend ? »

sielle était prise de dégoût après la cérémonie d'ouverture.

M. Ouang Tching Ouei a été touché trois fois à la face gauche, à l'épaule gauche et dans le dos. Aucune des blessures n'a occasionné de complications. Transporté à l'hôpital central à 11 h. : il a été opéré. Les médecins déclarent que les blessures ne présentent pas de gravité et comptent que le ministre se rétablira.

La séance des Comités centraux se poursuit. L'assassin a été arrêté et fait l'objet d'un interrogatoire.

Le meurtrier gravement blessé

Nankin, 1er. — Le meurtrier de M. Ouang Tching Ouei, atteint par les balles des gardes du corps du premier ministre, a été transporté à l'hôpital dans un état grave.

La séance du Kuomintang qui devait avoir lieu comme prévu au Congrès pan-chinois de Nankin, le 1er novembre prochain, a été ajournée à sine die.

M. Ouang Tching Ouei faisait une politique trop japonophile

Changhaï, 1er. — L'Agence « Rengo » écrit que l'opinion générale est que les conjonctures appartenant à des éléments extrémistes du Kuomintang qui avaient marqué leur mécontentement de la politique japonophile de M. Ouang Tching Ouei. On confirme également que le maréchal Tchang Kai Chek aurait échappé de peu à l'attentat.

Policiers chinois arrêtés à Pékin

Pékin, 1er. — Conformément aux demandes japonaises, des policiers ont été envoyés au Bureau central de police et ont arrêté tous les membres de la quatrième section de la Sûreté publique soupçonnés d'appartenir aux Chemises bleues.

La vie de M. Ouang Tching Ouei

Nankin, 1er. — Le président du Yuan exécutif, M. Ouang Tching Ouei, fut successivement poète, orateur et l'un des chefs du parti révolutionnaire.

Après avoir été député du Kuomintang au Japon, M. Ouang Tching Ouei avait fait partie du groupe révolutionnaire sous le commandement de Sun Yat Sen.

De retour à Pékin, il avait été condamné, en 1910, à l'emprisonnement. Il fut libéré à la mort de Sun Yat Sen, contre le prince régent. Il avait été remis en liberté l'année suivante au moment où avait éclaté la révolution, et avait depuis lors fait de nombreux voyages en Europe.

A la mort de Sun Yat Sen, il avait été nommé à la tête du parti révolutionnaire et à un certain moment, avait été l'un des chefs du groupe communiste. A son retour d'Europe, en 1923, il avait consenti à coopérer avec le général Tchang Kai Chek. Le 3 août dernier, il avait donné sa démission de chef du Comité exécutif, avec plusieurs membres du gouvernement, mais le 23 du même mois, sur les instances du général Tchang Kai Chek, il avait retiré sa démission.

un manteau de fourrure ou 3.000 fr. en espèces

GAGNANTES DE LA DEUXIEME SEMAINE nous ayant autorisés à publier leurs noms :

6^{ème} Gag. — Mme Baron, 45 rue du Commandant Arnould, Bordeaux.

7^{ème} Gag. — Mme Méloir, à Gratanter, par Bruguierres (Hte-Garonne).

8^{ème} Gag. — Mme Balory, rue d'Oran, 21 Cité Glorin, Watrous (Nord).

9^{ème} Gag. — Mme Méloir, à Gratanter, par Bruguierres (Hte-Garonne).

10^{ème} Gag. — Mme Royer, 14 rue François Miron, Paris.

11^{ème} Gag. — M. Quétel, La Civette, 7 rue de la Poste, Dinard.

12^{ème} Gag. — Mme Pinedo, 12 rue François Millet, Paris.

13^{ème} Gag. — M. E. Kindig, chez M. Wintz, N° 73, à Wolfshelm (B.-Rh.).

14^{ème} Gag. — Mme O. Noël, Cour Volant, Louveciennes (S.-et-O.).

Les paquets HERBESAN (de Santé par les Plantes) ont été vendus aux gagnantes par les pharmaciens suivants :

Bordeaux, Pharmacie Bouriel, place St-Projet.

Toulouse, Pharmacie de la Croix Verte, 11 rue Fénelon.

Reims, Pharmacie Vardin, 52 rue de la Vierge.

Nancy, Pharmacie Principale Delidon, 20 Rue St-Dizier.